

## Un jour d'hiver, froid, cruel, mordant

Hansel effleura le tronc d'un arbre du bout des doigts. La sensation était froide, comme s'il percevait les rainures humides à travers quelque chose, en plus de sa peau, déjà rendue insensible par la température indécente. Comme un voile, mais sans la douceur ou la pureté qu'on voudrait bien lui conférer. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas eu si froid. Il n'essayait même plus de bouger pour se réchauffer.

Pour lui, ce périple était en quelque sorte un pèlerinage. Pour expier ses fautes, ou, si ce n'était les siennes, celles de son aïeul. Et il laissait un peu plus longtemps sa paume s'appuyer contre le bois glacé, pour voir jusqu'à quel point il pouvait sentir ce froid. Jusqu'à quel point il mériterait de le ressentir pénétrer ses veines déjà bleues. Jusqu'à quel point sa mémoire le torturerait, le hanterait jour et nuit. Après tout, ce n'était même pas ses propres souvenirs. Sa vie était semblable à un vaste corridor, un couloir sans issue, long, immense, rendu plus interminable encore par de larges miroirs sur toute la longueur de ses murs. Des miroirs qui s'étendraient là comme pour le punir, pour l'obliger à regarder en face une réalité, qu'on avait fuie avant lui. Une fuite dont il portait tout le poids à présent. Une fuite qui ne s'avoue pas même à elle-même, lourde de culpabilité, qui vous poursuit et vous dévore. Une faute qu'on voudrait fuir à notre tour, dont on voudrait pouvoir feindre l'existence, sans jamais y parvenir. L'ignorer, ce serait comme ne plus percevoir le froid mortel qui s'agrippait à sa main froissée. Ce serait comme se mentir, ou mourir. Ou peut-être que mourir, quand on l'attend, c'est comme se mentir, puisqu'on ignore la vie.

Il y avait longtemps qu'il hésitait à franchir le pas. À revenir parcourir les méandres d'une mémoire sinueuse qu'on lui avait léguée. Depuis qu'il avait cessé de se regarder dans les miroirs, en même temps qu'il avait commencé à croire se refléter de partout.

Il ne sentait déjà plus le tronc rugueux, et se demandait si ça serait encore long. Long quoi ? Lorsqu'on commence à traîner le poids des ans derrière soi, lorsque nos souvenirs eux-mêmes rechignent à poursuivre la route en notre compagnie, on n'attend déjà plus rien de la vie.

Il lâcha le tronc brun. Il n'avait même plus la patience de se laisser couler.

Il n'avait même plus la patience d'attendre que la vie le prenne. Ou le lâche. Il ne savait plus très bien dans quel ordre ça se déroulait.

Ce n'était même pas la mort qu'il attendait. Il espérait juste une fin, un terme, aux tortures qu'il s'infligeait, consciemment ou inconsciemment. Il n'allait pas bien, il accordait trop d'importance au passé, aux oubliés, il n'était pas responsable après tout, c'était ce qu'on lui répétait sans cesse.

La mort n'était peut-être, sûrement pas la solution. C'était pour cette raison qu'il avait tenu à se rendre ici. Il se redressa péniblement. Il avait fini par céder au froid glacial de l'arbre, et avait perdu en même temps l'appui que le végétal, inébranlable, lui procurait.

Il enfouit sa main calleuse, rougie, dans la poche profonde de son manteau raide, où elle rencontra la lettre. Cette lettre, depuis combien de temps demeurait-elle au fond de cette poche. Combien de temps avait-il passé à caresser la feuille crissante entre ses doigts, pour, le plus souvent, de pas avoir le courage de la lire. Il s'était souvent demandé à qui elle était adressée, mais qui d'autre sinon lui. Personne n'avait eu le courage d'endosser le poids du passé sanglant qui barbouillait les photos familiales. Ou la lâcheté, selon l'angle depuis lequel on considérait les choses. Il frissonna en effleurant la surface lisse du papier, rendue irrégulière par la profondeur des sillons que traçaient les phrases précipitées par la mort. Il la trouvait plus froide encore que l'arbre qu'il avait abandonné : c'était cette froideur acérée là à laquelle il tentait d'échapper. Il ne voulait plus sentir les aveux odieux se répandre le long de ses veines, aussi sournois qu'un poison, qui viderait son cœur de sa chaleur, de la même manière que l'inhumanité avait pris possession de son grand-père.

Il se résolut à sortir la feuille de papier, si souvent pliée, dépliée et repliée, il se demanda comment elle avait tenue jusque là. Elle était la seule à ne pas encore l'avoir abandonné.

On aurait pu croire qu'elle était d'un blanc aussi pur que la neige qui saupoudrait la cime des arbres qu'il avait laissés derrière lui, mais le court paragraphe qui la serpentait, ainsi griffonné dans une hâte coupable, se dressait aussi odieusement que les bâtiments sordides qui quadrillaient la

campagne muette sous son linceul. La neige n'était là que pour recouvrir des cris que l'on s'était empressé d'enfouir, cette lettre également.

Le soleil livide, la boue blanchâtre et le rectangle de papier blanc combinés l'étourdissaient. Il était un peu plus de quinze heures, du moins c'était l'heure à laquelle il avait prévu de s'y rendre. C'était l'heure à partir de laquelle les visites étaient libres. Il n'avait pas besoin de guide, il ne pouvait pas se mêler à un groupe non plus. Ça aussi ça serait mentir.

Il n'avait pas emporté sa montre. Le temps s'était peu à peu révélé, parfois trop rapide, souvent trop lent, pour lui permettre de fuir convenablement. Fuir convenablement. Ces mots n'étaient de toute évidence pas les siens, et il se répugnait.

Lorsqu'il contourna une dernière fois l'enceinte barbelée qu'il avait longée jusque là, l'entrée du camp se dressa brutalement devant lui, laissant toujours passer assez de soleil pour l'empêcher de voir clair, et il se mit à trembler.

Il s'était si souvent demandé, de quelle nature était cette froideur cruelle qui le lacérait chaque moment de sa vie qu'il passait à se remémorer, commémorer, questionner. C'était, il le savait à présent, la cruauté glaciale du jugement, de la culpabilité, qui gelait son âme et séchait son cœur. C'était en quelque sorte, la mort, qu'il avait trop appelée.

Et elle s'imposait à lui à présent. Elle se tenait en face de lui, aveuglante.

Il avait tant de questions, dont les réponses étaient incrustées le long des allées blanches, faussement innocentes. Les craquements de ses pas, si caractéristiques dans la neige dure, se calquaient sur l'écho de ses souvenirs, ceux de son grand-père, dont il suivait la trace. Les rôles avaient été inversés trop longtemps, c'étaient ces souvenirs qui l'avaient poursuivi tout le long de son interminable existence. Et ce jour-là, aujourd'hui, il parvenait enfin à les rattraper. Un autre jour d'hiver muet, froid, mordant.

Arbeit macht frei. Les trois mots se dressaient en lettres de métal au-dessus de l'entrée, découpant les rayons qui les traversaient en ombres menaçantes qui striaient la neige. La neige avait été foulée trop souvent par les groupes de visiteurs excités pour pouvoir garder le secret.

Le travail rend libre. Ça ne pouvait sonner autrement que comme une sentence.

Arrêté à l'entrée, il se mettait à respirer solennellement. Ce n'était pas la première fois qu'il découvrait l'endroit, oh, il l'avait tant parcouru le long des dédales sombres de son imagination : c'était la première fois qu'il découvrait la vérité à l'œil nu.

De la deuxième poche de son manteau, il sortit une rose. Il avait prévu depuis longtemps de rendre hommage, et il avait longuement hésité lors du choix de la fleur. Le rouge ou le blanc, à ses yeux, aurait représenté une injure. Il avait même songé à en arracher les pétales, un à un, ou à en raboter les épines. Ça aussi ça aurait été mentir.

Il inspira longuement le parfum pâle de la fleur jaune, qui avait refusé de s'ouvrir, et la laissa tomber. Il ne lui restait plus que la lettre, ses yeux hagards en parcouraient une énième fois les dernières lignes, et il avait du mal à imaginer, une fois de plus, la main tremblante de son grand-père, Andreas, griffonnant à la hâte un paragraphe en désordre, mêlant le dernier regard d'une femme ou les pleurs d'un enfant, pour avouer, s'excuser, s'accuser, avant de les quitter.

Un jour d'hiver 1958, muet, froid, mordant, 13 ans après la fermeture du camp, le 27 janvier 1945, il avait cédé sous le poids de l'horreur dont il s'était rendu coupable.

« Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupé à ma petite peau, ma petite personne, je ne sais pas comment je vais m'en sortir ». La neige sous ses pas était lourde et épaisse de son secret, que tout le monde connaissait. Et il se débarrassa également de la lettre, c'était comme un adieu, et il sentit son cœur se réchauffer.

**Sibylle Bonnefoy**